L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 3 OCTOBRE 1884. 58ème Année.

Dufour, Dennet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans. La Second Class Matter

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI 3 OCTOBRE

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les per jours.

EDITION DU DIMANCHE.

Un an (Renferme deux feuilletons.	$2 00

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois (Renferme deux feuilletons.	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par H. Stern & Co., No 35 rue de Chartres ettes, souliers et brodequins.

Deux auxiliaires de la canne à sucre, en Louisiane.

Plus que jamais, il est question, en Louisiane, de varier les cultures. Il est bien certain que belles du coton et de la canne à sucre, qui est fait, longtemps, notre fortune et nous ont soutenus jusqu'aujourd'hui, ne nous suffisent plus; il nous faut d'autres ressources pour vivre, pour retrouver le confort dont nous jouissions autrefois. Comme toutes les cultures qui se rattachent à l'industrie manufacturière, elles ont subi les vicissitudes de cette dernière, et surtout les baisses qui sont la conséquence fatale de l'excès de production. Elles sont, en temps de prospérité, un grand avantage sur celle des grains — du blé, du maïs; elles donnent de plus gros bénéfices—mais, vienne la mauvaise fortune, elles sont sujettes à de véritables désastres; elles occasionnent des ruines, elles provoquent des désespoirs qui sont inconnus à l'agriculteur ordinaire, qui a des visées moins élevées, un avenir plus solidement établi. C'est ainsi que nous avons entendu, dernièrement, des planteurs sucriers déclarer, d'un ton lamentable, qu'ils étaient prêts à abandonner la culture de la canne, dont ils prédisaient la fin prochaine.

La situation ne paraît pas aussi désespérée pour le coton, qui a échappé, jusqu'ici, au danger de la concurrence extérieure, mais, là aussi, il y a eu excès de production et par conséquent, souffrance chez le planteur. Heureusement, le remède au mal est indiqué d'avance.

Les bénéfices que nous avons perdus, comme producteurs de la matière première, nous pouvons les retrouver comme fabricants. Nous possédons même là un avantage que personne ne nous enlèvera jamais; nous transformons le textile sur les lieux mêmes où il est venu. D'un seul coup, nous échappons aux frais de transport de la matière première, et nous nous procurons une main-d'œuvre à bas prix. Nous sommes les maîtres de la situation, et si la production dépasse les besoins de la consommation, il nous est loisible de restreindre notre culture et de rétablir ainsi l'équilibre sur le marché.

Dans l'industrie cotonnière, à tous ses degrés, nos avantages sont tellement grands, tellement évidents, qu'il est étonnant que nous ne nous soyons pas encore rendus les maîtres du terrain, et que nous ne commandions pas à l'Europe au lieu de nous laisser commander par elle.

Il n'en est pas de même dans l'industrie sucrière; nous sommes dominés, de tous les côtés à la fois, dans la production agricole aussi bien que dans la production manufacturière. On ne nous laisse même pas lutter librement contre les obstacles que nous oppose la nature; on nous en élève, de toutes parts, qui sont l'œuvre de l'homme; on nous crée des concurrences écrasantes dans le Pacifique, dans l'Amérique Centrale, dans les Antilles. Hier, s'étaient les sucres des îles Sandwich que l'on faisait pénétrer chez nous en toute franchise; aujourd'hui, ce sont les produits du Mexique, auxquels on offre, gratis, l'entrée des Etats de l'Union; demain, ce seront ceux de Cuba et de Porto Rico, auxquels on permettra d'inonder nos marchés, à nos dépens.

Dans cette situation, que nous font les amis de M. Blaine, nous concevons les dépits, les alarmes, les désespérances qu'éprouvent nos planteurs; nous concevons qu'ils demandent, à grands cris, à la terre et au ciel, des ressources nouvelles pour les soutenir, en cas d'une catastrophe dont ils se voient menacés.

Mais est-ce une raison pour nous décourager, pour fair la lutte, pour jeter, comme dit le peuple, le manche après la cognée; pour abandonner complètement la culture de la canne? Non, mille fois non. La canne est un produit extrêmement précieux, que nous ne pourrons jamais remplacer, à cause des nombreuses applications diverses auxquelles il se prête, à cause des industries multiples auxquelles il donne naissance. Ce qu'il y a de mauvais dans sa culture, telle que nous l'entendons et la pratiquons aujourd'hui, c'est qu'elle est unique; c'est que nous concentrons sur elle tous nos efforts, tout notre temps, que nous lui consacrons tous nos capitaux. Si, par une circonstance indépendante de notre volonté, par suite d'une trop grande abondance de pluies, d'une sécheresse trop prolongée, d'un débordement du fleuve, une récolte vient à manquer, nous sommes ruinés; aucun autre produit de la terre ayant mieux réussi, ayant pu, soit résister aux eaux du ciel, soit échapper à celles du Mississippi, n'est là pour compenser nos pertes et nous aider à vivre.

Là est le danger dont il nous faut, à tout prix, éviter le retour; là est le mal auquel il est nécessaire d'apporter un remède immédiat, efficace.

Il ne faut nullement renoncer à la culture de la canne, mais lui adjoindre de nouvelles productions, telles que la jute, la ramie, et bien d'autres qu'il est inutile de citer. Nous commettrions une grave faute en lui substituant un de ces deux textiles; nous n'y gagnerions rien, nous ne ferions qu'y perdre.

Jamais la jute qui est, à cette heure, fort à la mode, jamais la ramie ne nous offriront les ressources multiples, variées que la canne nous fournit.

En produisant, à leur tour, les deux textiles d'une façon exagérée, comme nous l'avons fait de la canne; en en faisant une culture unique—nous ne réussirions qu'à reculer la difficulté au lieu de l'éviter; dans dix ans, en suivant la pente naturelle des choses, nous retomberions nécessairement, avec la jute ou la ramie sur les bras, dans la situation déplorable où nous nous trouvons.

Semons-en donc, semons-en en aussi grande quantité que nous le pourrons; elles nous seront d'un précieux secours en cas de détresse; elles deviendront pour nous une source de revenus clairs et nets, mais maintenons avec courage, avec constance, avec opiniâtreté, la culture qui est la base de l'industrie sucrière; elle a été la gloire de notre agriculture; elle est encore notre principal soutien, et entourée, étayée d'autres productions qui nous procureront les denrées de première nécessité, elle est peut-être appelée à nous donner le confort et les agréments de la vie. Que nos planteurs relisent et méditent les conseils de l'*Examiner*, d'Aberdeen—conseils que nous reproduisions hier, à leur adresse—et qu'ils disent s'il n'y a pas encore de beaux jours pour notre industrie sucrière louisianaise.

A. Willoz, courtier d'actions, de billets et de bons a transféré son bureau au coin des rues Baronne et Gravier.

Mme Fursch-Madier.

Un ami nous communique un numéro du *New York Herald* auquel nous empruntons la dépêche spéciale suivante, relative à une ex pensionnaire du théâtre de l'Opéra de la Nouvelle-Orléans:

"Worcester, Mass. 26 sept — Mme Fursch Madier a fait son début dans l'oratorio chanté en anglais, aux Etats-Unis, ce soir, à l'occasion du dernier concert du Worcester Festival.

Elle était chargée de la partie de soprano dans *Elisée* et y a obtenu un triomphe complet; on peut dire que sa prononciation et sa diction étaient presque parfaites. Elle a produit sur tout ce vaste auditoire une profonde impression par sa belle voix et ses dehors imposants. Des musiciens, de tous les points du pays, actuellement ici, déclarent qu'elle est le meilleur soprano dramatique qui ait paru depuis les beaux jours de Parepa Rosa.

—Nos remerciments à M. William Francis Mellen qui nous adresse une intéressante circulaire publiée par le "Tulane University of Louisiana"; institution qui depuis longtemps déjà fait honneur à l'Etat et au Sud, et qui, grâce à la munificence de M. Tulane, va prendre un développement rapide et considérable.

Cette Université à laquelle étudiants et élèves viennt en foule, se divise en trois branches: Département de Droit, Département de Médecine, Département Académique.

Les cours de droit sont confiés à MM Randell Hunt, William Francis Mellen (Dean), Henry Carleton Miller, Charles Erasmus Fenner.

Les cours de médecine sont faits par MM. T. G. Richardson, Samuel M. Bemiss, Stanford E. Chaille, Joseph Jones, Samuel Logan, Ernest S. Lewis, John B. Elliott, Sterling D. Kennedy, Albert B. Miles.

Les professeurs du Département Académique sont: MM. E S Jones (Dean) J. L. Cross, Brown Ayres, Robert Sharp, J. H. Deiler, Aloée Fortier, L. C. Read, John R. Fickles, George Gessner, John Armstrong, Arthur S. Wheeler, Fracklin J. Gustine, J. Walker Fearn.

—M. Chas B. Stafford remplit les fonctions de bibliothécaire.

Le "Tulane University of Louisiana" a pour Président M. William Preston Johnson, et pour Administrateurs:

MM.

L'hon. Randall Lee Gibson, Président du Conseil d'Administration.

Charles Erasmus Fenner, premier Vice-Président.

James McConnell, second Vice-Président.

Paschal Neilson Strong, Secrétaire et Trésorier.

L'hon. Samuel Douglas McEnery, } ex-officio.
Gouverneur de la Louisiane,
L'hon. Warren Easton, Surintendant de l'Education Publique,
L'hon. Joseph V Guillotte, Maire de la Nouvelle-Orléans.

Tobias Gibson Richardson, Edward Douglas White, Edgar Howard Farrar, Benjamin M. Palmer, Hugh Miller Thomson, Charles Augustus Whitney, Samuel Horton Kennedy, Walter Robb, Son Stauffer, Cartwright Eustis, Henry Ginder, John Timmons Hardie, Robert Miller Walmsley, William Oscar Rogers

—Nous recevons de M. Toussaint Saux, Vén., une invitation à une réunion qui aura lieu ce soir au local de la Loge Etoile Polaire No I. Ce nous sera un plaisir d'y assister, si nos occupations nous le permettent.

ACADEMIE DE MUSIQUE—On sait que le programme des Barlow & Wilson's Minstrels a été complètement changé depuis hier et que l'engagement de cette troupe si populaire finit demain.

Ne négligez donc pas ces trois dernières représentations, car elles seront brillantes; les minstrels tiendront à honneur de faire, au public, des adieux qui laissent d'eux un souvenir flatteur et augmentent le désir de leur retour à la Nouvelle-Orléans.

Dimanche première soirée de *Lizzie May Ulmer* dans le rôle emporte-pièce qu'elle a créé dans l'ouvrage de E. J. Swartz: *Dad's Girl*.

—Le steamer *Marseille*, après un long et rude voyage et une détention d'une trentaine d'heures seulement à la Quarantaine, est arrivé hier matin, à 8 heures, dans le port de la Nouvelle-Orléans. Il avait, entr'autres passagers, environ 120 émigrants français et 25 ou 30 allemands. Les uns se rendaient au Texas, les autres en Californie. Presque tous sont des agriculteurs expérimentés et arrivent ici avec des ressources pécuniaires qui leur permettront de s'établir dans d'excellentes conditions. On remarque parmi eux une forte proportion de femmes et d'enfants, et tous sont en excellente santé.

—La *Libertad*, de Mexico, après avoir donné le vote triomphant (15.766 voix contre 187) qui vient d'élever pour la seconde fois le général Porfirio Diaz à la Présidence du Mexique, fait remarquer que l'exercice du droit de suffrage est en voie régulièrement ascendante chez nos voisins.

A l'élection présidentielle de 1857, qui porta M. Comonfort au pouvoir, il fut donné 8 723 voix.

En 1861, élection de M. Juarez, 9636 votes furent comptés.

En 1867, 10,380 électeurs se mêlèrent à la lutte où M. Juarez obtint la majorité absolue.

En 1871, on releva 12.361 voix, et nul candidat n'ayant eu la majorité absolue, la Chambre, formée en Collège Electoral, nomma M. Juarez.

En 1872, élection de M. Lerdo de Tejada, 10 312 voix.

En 1878, première élection du général Diaz. 11, 957 voix.

En 1880, élection du général Gonzales, le scrutin donna 12,026 suffrages.

A la date du 25 septembre la Commission du scrutin a soumis à l'approbation de la Chambre Mexicaine le projet de loi suivant:

"La Chambre des Députés, dans l'exercice de la faculté que lui confère la première partie, lettre A de l'article 72 de la Constitution, déclare.

Article I—Est Président Constitutionnel des Etats-Unis Mexicains le général Porfirio Diaz, qui a obtenu dans les élections du 14 juillet de l'année courante, la majorité absolue des suffrages des électeurs de la République.

Art. II—Conformément aux prescriptions de l'article 78 de la Constitution, le général Porfirio Diaz, élu Président, commencera à exercer ses fonctions le 1er décembre de la présente année, lesquelles fonctions expireront pour lui le dernier jour de novembre 1888.

Art. III. Cette déclaration sera publiée officiellement dans toute la République.

Salle des Commissaires de la Chambre des Députés du douzième Congrès de l'Union, le 25 septembre 1884.

Signé: Antonio Gomez—Hilario S. Galindo — Agustin Ruiz Olloqui — Eduardo Vinas—Luis Pombo.

Si vous désirez vendre des actions, des billets, des bons, allez à A. Willoz, courtier, coin des rues Baronne et Gravier.

—On parle politique, et un monsieur très avancé s'écrie:

—C'est tellement vrai que ma femme elle même a trouvé que j'avais raison!

—Parbleu! s'écrie un de ses amis, une sans-culotte!

Les forces de la République française.

L'année 1885, qui s'avance à grands pas, est celle du renouvellement de tous les pouvoirs publics. Elle verra les élections du Sénat et de la Chambre. Elle touche à la fin du septennat qui expire le mandat constitutionnel du président de la République. C'est la quinzième année du régime actuel et ce peut être son âge critique. Il est naturel que les partis se préparent pour cette échéance importante et que les uns et les autres organisent leurs forces et étudient de près celles de leurs adversaires en vue de la grande bataille qui doit s'engager alors devant le suffrage universel.

Les ennemis de la République se persuadent et crient à l'envi qu'elle est à deux doigts de sa perte. Ses amis, au contraire, affirment qu'elle n'a jamais été plus solidement établie, tandis qu'ils montrent les partis monarchiques en pleine décomposition.

Juges du camp, suivant notre coutume, et dans l'impartialité de notre rôle, nous croyons qu'il y a exagération des deux côtés et que la vérité est, comme toujours, au milieu.

La République n'est ni aussi faible que le disent ses détracteurs, ni aussi forte que le prétendent ses partisans. Elle a certainement perdu du terrain depuis qu'elle est gouvernée par la faction jacobine affublée du nom euphémique d'opportuniste; mais elle n'en a pas perdu assez pour être vraiment en danger. Il dépend même d'elle de reconquérir aisément l'espace qu'elle a laissé prendre aux oppositions de droite et de gauche.

L'affaiblissement incontestable du régime actuel dans l'opinion, tient à la fois aux événements et aux fautes commises. Le pays attendait beaucoup de la grande victoire remportée en 1877 par tous les groupes républicains. Ce qu'on lui a donné est bien peu au regard de ce qu'il espérait. A l'intérieur, le bilan de ces six années de pouvoir est presque impossible à établir. Pas une réforme sérieuse, pas une grande mesure d'ordre économique et social, pas un progrès tendant à assurer plus de liberté, plus de prospérité, plus de moralité publique!

En revanche, des lois de combat contre la liberté de conscience, contre la religion, contre la magistrature; des actes de violence et d'oppression qui ont douloureusement affligé les amis eux-mêmes du gouvernement. En même temps, des dilapidations et de outrageuses folies, toutes conquêtes dans un but de favoritisme et dans un intérêt électoral, qui ont creusé dans les finances un déficit difficile à combler. Puis, des expéditions aventureuses et dispendieuses au dehors, que le pays n'a vues qu'avec appréhension et défiance. Enfin, pour comble de maux, une triple crise industrielle, commerciale et financière, ajoutée à plusieurs années de lamentables récoltes, ce qui a compliqué d'une foule de malheurs privés les fâcheuses dispositions du sentiment public.

Quand les ennemis de la République analysent cette situation, résultat d'une mauvaise politique et de malheureuses circonstances, on ne peut pas dire qu'ils soient dans l'erreur. Il est, d'ailleurs, hors de doute qu'elle n'a pas été sans influence sur l'opinion. Les élections municipal ont attesté que l'opportunisme s'est affaibli, tandis que l'opposition monarchique et l'opposition radicale sont en progrès. Les élections législatives partielles ont elles-mêmes confirmé, dans des occasions très significatives, ces symptômes menaçants pour le parti qui est maître du pouvoir.

Toutefois il faut voir, d'autre part, la réalité des choses et ne pas donner à cet ensemble de faits contraires plus de portée qu'ils n'en peuvent avoir.

La République, ou du moins ceux qui la dirigent aujourd'hui, ont eu, il faut le reconnaître, une chance inouïe qui a singulièrement atténué les dangers des fautes qu'ils ont commises. Tout, jusqu'à leurs plus grosses impruvdences, a tourné favorablement, et le succès, cet avocat éloquent des mauvaises causes, leur a donné une force qu'ils ne devaient pas espérer.

Oui, tout leur a réussi: l'affaire de Tonis, l'affaire du Tonkin, le conflit avec la Chine. Le prestige de nos armes, les qualités de nos soldats et de nos officiers ont considérablement amélioré des entreprises légèrement engagées et regrettablement conduites. En outre, en dattant le patriotisme national et cet amour de gloire militaire qui est le fond même du caractère français, elles ont retrempé et raffermi la situation du gouvernement devant l'opinion.

M. Jules Ferry, auquel il est d'ailleurs impossible de dénier une grande habileté de stratégie politique, et qui a très remarquablement manœuvré au milieu de toutes les difficultés, a eu, de plus, la chance imprévue de se trouver tout à coup d'accord avec le grand homme d'Etat qui domine aujourd'hui la politique européenne. M. de Bismarck, par une évolution soudaine, a fait des bonnes relations de l'Allemagne avec la France le pivot de sa nouvelle politique.

Il a combiné ses visées avec les nôtres et nous avons pu jouer, dans le concert des puissances, un rôle influent qui nous paraissait interdit pour de longues années. Incontestablement, si l'on ne peut pas dire que nous ayons des alliés en Europe, il est certain que toute collusion avec le gouvernement de Berlin nous a mêlés, sans danger réel, aux divers événements qui intéressent la politique internationale.

Ce qui est également certain, c'est que le gouvernement s'appuie, à la Chambre, sur une majorité dévouée qui fait, trop aveglément peut être, tout ce qu'il désire. Si, dans le pays, il a vu décroître la majorité formidable de 1877, ce serait se faire une complète illusion que de croire qu'il puisse être mis en minorité aux élections de 1885. La droite et l'extrême gauche pourront sans doute compter quelques sièges, et il faut même s'y attendre, mais le parti républicain dans son ensemble, ne paraît pas devoir être sérieusement entamé. Ses ennemis ne sont pas, d'ailleurs, en mesure de prendre à sa place le pouvoir. Les divisions de plus en plus envenimée des partis monarchiques ne permettent à personne encore d'entrevoir rien qui puisse ramener la royauté. Quant aux parties anarchiques, ils restent en nombre infime, profondément réprouvés par toute la partie saine de la nation.

Chose à noter encore en faveur de l'ordre établi: les décoles de cette année sont magnifiques; par suite, les sourds mécontentements de la population rurale, dont on se préoccupait à juste titre dans les régions officielles, vont bien s'atténuer devant l'abondance des biens de la terre.

Voilà bien le pour et le contre de la situation, impartialement observée.

Qu'en conclure? Que la République a certainement encore ses destinées dans ses mains. Pour effacer la trace de ces six années d'erreurs et de fautes, pour reconquérir la faveur publique un moment indécise, il suffirait de revenir à une politique libérale et équitable, de rétablir la paix religieuse si imprudemment troublée, de se séparer résolument des éléments et des influences du jacobinisme, de remettre l'ordre dans les finances en livrant à l'industrie privée les immenses travaux publics qui sont le chancre du budget, et surtout d'assurer au peuple, par la liberté économique, le pain, la viande, le vêtement et la vie tout entière à bon marché. Si la République fait cela, nous lui prédisons sans hésiter qu'elle franchira heureusement le cap des tempêtes de 1885.

(La *Liberté*.)

Lisez, démocrates, lisez.—Nous appelons l'attention sur l'offre libérale faite par cet excellent journal démocratique, THE NATIONAL DEMOCRAT, publié à Washington, D.C. On ferait bien d'en profiter. Tous les bons démocrates qui sont appelés à aider à la circulation du journal susmentionné. On désire un correspondant ici. Voir l'annonce.

Les citoyens de Brookville, Indiana, viennent d'organiser une association en vue d'encourager le développement des manufactures dans cette ville. Toutes les classes de la population ont voulu faire partie de l'entreprise; on y trouve des banquiers, des restaurants bien connus, des ministres du culte, des fabricants, des avocats. C'est un gros banquier, M. C. F. Goodwin, qui a été élu président; le secrétaire, M. A. W. Butler, est un fabricant, et le trésorier, M. S. Urmston, un avocat.

Un comité exécutif a été chargé immédiatement, d'aviser aux moyens d'atteindre le but de l'association.

La population de Brookville a accueilli le projet avec enthousiasme. Encore une ville qui tourne le dos au libre-échange, et qui ne croit pas qu'il vaut mieux et qu'il coûte moins cher de faire venir les marchandises du dehors que de les fabriquer soi-même.

La question agricole en France.

Nous lisons, dans la *République française*, du 21 septembre:

La question agricole, la plus grave question qu'ait encore rencontrée la République, préoccupe vivement les esprits, et elle les divise profondément; nous comptons l'étudier sous toutes ses faces, car il ne nous semble pas que, soit les cultivateurs eux-mêmes, soit les économistes, l'aient envisagée à tous les points de vue qu'elle comporte. Et l'on ne peut cependant trouver un remède au très grand mal dont souffrent les producteurs du blé que si on le connaît dans ses causes et ses effets.

Pour aujourd'hui, nous nous bornerons à rechercher qui souffre véritablement.

En matière industrielle on se trouve en présence de deux éléments: le capital et le travail, le patron et l'ouvrier; ici, trois éléments différents se présentent: l'ouvrier rural, le fermier, le propriétaire du sol. C'est ce dernier élément que nous semble surtout avoir représenté le conseil général de l'Aisne; quelle est l'importance de ses intérêts?

En France, une moitié du sol est sous le régime du faire-valoir direct, 13 pour 100 sont cultivés par des métayers, 35 pour 100 environ du sol restent aux propriétaires qui les louent et touchent les fermages. Leurs plaintes ont pour cause la diminution de revenu qu'ils obtiennent du fermier. Il est bon de connaître les causes de cette diminution. Suivant un statisticien bien connu, M. de Foville, le revenu des biens ruraux en France aurait augmenté de 130 0|0 en quatre-vingt-quatre ans, et de 45 0|0 pendant les vingt-trois années qui ont suivi 1851. Si nous ouvrons un document officiel déjà cité ici, la nouvelle évaluation du revenu foncier de la France, nous y lisons que le net moyen de la terre était, en 1851, de 42 fr. 49 par hectare, et qu'il était, en 1879, de 56 fr 74, soit une augmentation de près de 40 0|0. Faut-il s'étonner si le revenu des biens ruraux a subi depuis quelques années une loi qui est inflexible: celle de la baisse du revenu.

L'abondance des capitaux, plus offerts que demandés, a diminué le taux de l'intérêt. On ne place plus, comme jadis, à 6 0|0 en achetant des valeurs de premier ordre. Pendant un moment, les rentes sur l'Etat ont rapporté à peine 3 1|2. C'est une loi parfaitement caractérisée et fort heureuse, que la diminution de plus en plus prononcée du revenu et la nécessité du travail. Voilà une des causes de la diminution récente du fermage, indépendamment des conséquences de la crise actuelle que nul ne songe à nier. Ce n'est donc qu'accessoirement qu'il faut se préoccuper de la situation du grand propriétaire, du land-lord; mais le cultivateur véritable, quel est son rôle?

Il y a dix-huit cent mille propriétaires faisant valoir leur propre domaine, un million de fermiers faisant valoir le domaine d'autrui. Ce sont là les véritables producteurs; ils se vouent au travail et le feotri, risquent un capital, supportent les aléas résultant des saisons, comme ce fléaux dont ils sont insuffisamment garantis par les assurances. Enfin, ils subissent la concurrence étrangère qui s'appesantit si lourdement sur leur culture principale. Il existe en France un peu plus de vingt-cinq millions d'hectares de terres labourables, et près de sept millions sont habituellement ensemencés en froment. On comprend ce qu'a de désastreux la situation actuelle, en songeant que la moyenne du prix du froment dans toute la France était, la semaine dernière, de 20 fr. 87 le quintal, soit 16 fr. 70 l'hectolitre.

En dernier lieu vient le travailleur rural, qui échange volontiers sa situation contre la situation plus précaire du travailleur des villes, augmentant ainsi les embarras du cultivateur.

Tels sont les trois intérêts engagés dans le monde agricole. Le plus respectable est certainement celui de l'entrepreneur de culture; mais, après le propriétaire, après le fermier, après le travailleur agricole, apparaît le consommateur qui réclame le bon marché, la vie aisée, qui doit être un objectif constant dans un pays de démocratie.

Où voit quel problème difficile, redoutable, se pose en ce moment. Ce n'est que bien indirectement que les droits sur le bétail, qu'approuvent les conseillers généraux de l'Aisne, viendraient en aide à la culture du blé, et les arrangeraient-ils en compensant-ils les inconvénients de la cherté?

On ne peut nier ce que l'état de l'industrie agricole a d'inattendu, de dangereux, de fatal. Rien de pareil n'avait encore présenté; mais la reconstitution de la France après la guerre était aussi un problème inattendu et redoutable, et l'on n'a manqué ni de perspicacité ni de courage pour le résoudre. Les masses rurales peuvent donc avoir foi dans la France et dans la République.

Nos remerciements à M. Wm F Mellen, doyen de la Faculté de Droit à l'Université Tulane de la Louisiane, pour une brochure intitulée "Circular of the Law Department; et "Announcements of the Medical and Academical Departments."

Les personnes cherchant des placements d'argent sûrs, feront bien de s'adresser à A. Willoz, coin des rues Baronne et Gravier.

D'après les renseignements recueillis par l'*Yonne* sur les dégâts occasionnés par l'orage du 19 septembre dernier, le mal causé aux vignobles du département n'est pas aussi considérable qu'on le redoutait.

La grêle a laissé indemnes les vignes de Gurdiles, de Tharot, et se chute s'est concentrée sur une partie des côtes d'Auxerre et de Vassy-les-Avallon, et entre autres sur celle de Montréhérin, un des meilleurs crus de l'Avallonnais.

D'après les appréciations, les dommages s'élèveraient, pour Vassy, à 1,100 hectolitres, et pour Auxerre à 1,300 hectolitres. Ce serait, en définitive, une perte de 100 à 120,000 francs pour les propriétaires de vignes atteintes par la grêle.

Les évêques rapprochés de Mgr Duquesnay et de Mgr Chanlet d'Outremont portent à sept les sièges épiscopaux vacants en France:

Archevêché de Cambrai, par la mort de Mgr Dubouenay;

Archevêché d'Albi, par la mort de Mgr Ramadié;

Evêché du Mans, par la mort de Mgr d'Outremont;

Evêché de Dijon, par la mort de Mgr Rivet;

Evêché de Verdun, par la mort de Mgr Haequard;

Evêché de Meaux, par la mort de Mgr Allou;

Evêché de la Basse-Terre [Guadeloupe]

Nous avons reçu, hier soir, la visite de M. Adolphe Jacquet, arrivé de France depuis quelques jours. Il était porteur de magnifiques échantillons de filés et de tissus de Ramie, produits de la machine à décortiquer de M. E. Berthet. Bien des personnes ont connu, à la Nouvelle-Orléans, ce dernier alors qu'il était à la recherche d'un procédé pour débarrasser la fibre de la ramie de la matière ligneuse et de la matière gommeuse auxquelles elle est adhérente.

M. J. Berthet a continué ses expériences en France, et il a fini par réussir. Cette fois, le succès est complet. La machine dont il est l'inventeur, a obtenu le premier prix, la médaille d'or, à l'Exposition industrielle qui vient d'avoir lieu à Rouen, Normandie.

Les filés de ramie que nous avons sous les yeux, les étoffes de toute sorte que nous a montrées M. A. Jacquet sont véritablement de toute beauté. Il y a des étoffes fines pour gilets et vêtements d'été; des percales pour rideaux et tentures, qu'admireront les connaisseurs.

Tous ces échantillons sont dans nos bureaux, à la disposition des personnes qui voudraient bien venir les examiner, ils en valent la peine. Croit-on que ces belles choses là coûtent des prix très élevés? Non. Une des plus élégantes étoffes de la collection ne s'est vendue en France que 2 francs, soit 40 cents le mètre.

On conçoit que les vêtements de Ramie soient rapidement devenus de mode en France. Nous n'en disons pas plus aujourd'hui, car nous comptons revenir, très-prochainement, sur cet intéressant sujet.

Sur toutes les questions ayant trait aux actions, aux billets et aux bons, renseignez-vous auprès de A. Willoz, courtier, coin des rues Baronne et Gravier.

New Orleans and North Eastern Railroad.—Dans une circulaire qu'on trouvera plus loin, M. Bernard Brown, l'agent précédé au service du fret des voyageurs annonce que cette partie du pont du Lac Pontchartrain qui a été détruite partie fut dans la nuit du 25 septembre, a été complètement reconstruit, et que les trains du North Eastern Railroad y circuleront de nouveau dès demain, samedi. Des centaines d'ouvriers ayant été immédiatement engagés, les dégâts ont été vite réparés. Le parcours d'ici à Cincinnati sera donc ouvert dans vingt-quatre heures aux voyageurs et aux marchandises. La compagnie a fait preuve d'une énergie dont nous la félicitons bien sincèrement.

L'éditeur du "City Directory," dans un avis insère plus loin, met les hommes d'affaires en garde contre certaines gens qui cherchent à les tromper.

Si vous désirez acheter des actions, des billets, des bons, adressez-vous à A. Willoz, courtier, coin Baronne et Gravier.

Décédé hier, 2 octobre, à 11 heures P. M., à l'âge de 26 ans, HENRI P. BONNAFON, natif de la Nouvelle Orléans, fils de J. A. Bonnafon et d'Elmire Roussan. Les amis et connaissances de la famille Bonnafon, ainsi que ceux de ses frères Gaston, Rousseau et Jules, sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, vendredi 3 octobre, à 5 heures P. M. Le convoi partira de sa dernière résidence, No 235 1|2 rue des Remparts.

Décédé hier matin, à huit heures et demie, à l'âge de 31 ans, ARTHUR NOEL CORNISE, natif de la Nouvelle-Orléans. Ses amis et connaissances ainsi que ceux de la famille, sont respectueusement invités à assister aux funérailles qui auront lieu ce matin, à 9 heures et demie, de sa dernière résidence, rue du Quartier No. 34, entre Chartres et Decatur. De la part de la famille.

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans—Décédé hier matin, à 8 1|2 heures, à l'âge de 31 ans, le sociétaire ARTHUR NOEL CORNISE, natif de la Nouvelle-Orléans, Lne.

MM. les sociétaires et spécialement ceux de la catégorie du mois d'OCTOBRE, sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui à 9 1|2 heures du matin. Le convoi partira de sa dernière résidence, 32 et 34 rue du Quartier, entre les rues de Chartres et Decatur.

Par ordre du Vice-Président.
JOSEPH LEBLANC,
Faisant fonction de Président.
L. SIMON, Secrétaire.

MESSE FUNEBRE.

Une messe funèbre sera célébrée SAMEDI, 4 octobre 1-84, à 6 heures et demie du matin, à l'Eglise St-Augustin, pour le repos de l'âme de feu JULES SCHWEAGLER. Ses amis et connaissances, ainsi que ceux des familles Dugué, Raoul Livandais, Fred Farra, Jas. Villars et les officiers et membres de la Société du Pélican et de la Société des Fils de la Louisiane, sont respectueusement invités à y assister.

De la part de sa veuve. 3 oct—1f

B. TREMOULET,
Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste
Vins de Bordeaux des meilleurs crus, en pièces et en bouteilles.
Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.
Portes de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.
Champagnes de toutes marques en caisses.
Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de St-Vincent véritable, etc. etc. etc.
AUX PLUS BAS PRIX.

Chemin de fer New-Orleans and North Eastern.
QUEEN AND CRESCENT ROUTE
DEPARTEMENT DU TRAFIC.

(CIRCULAIRE No 122)
Nlle-Orléans, 3 octobre 1884.

Aux expéditeurs de fret, aux préposés de lignes correspondantes et aux agents de la Compagnie.

Achèvement des réparations au Pont du Lac Pontchartrain, et reprise complète du service des marchandises et des passagers.

J'ai le plaisir d'annoncer au public que les réparations au Pont du Lac Pontchartrain nécessitées par l'incendie d'une partie du dit pont, pendant la nuit du 25 septembre, seront achevées SAMEDI, 4 octobre, et que le service du fret et des marchandises et des passagers sera repris. Les trains de fret et de voyageurs circuleront comme de fait, avant le re-ticulation. Grande vitesse, pas de transfert; trains de voyageurs sans changement d'un pont à l'autre; service régulier, bagages vérifiés sans, de la Nlle-Orléans à Cincinnati.

Dès que cette circulaire parviendra aux agents et aux préposés des lignes se reliant au North Eastern, ils pourront comme de coutume, recevoir du fret et des voyageurs.

BARNARD BROWN,
Agent général du fret et passagers,
N. O. & N. E. R. R.

Approuvé:
E CARROLL, Supt. Gén'l
H. COLEBRAN, Agent général du fret
R. WILMOT, Agent général des passagers.
QUEEN AND CRESCENT ROUTE.
3 oct—1f

AUX HOMMES D'AFFAIRES.

Il est tout de "City Directory," dans le but de protéger les hommes d'affaires contre les mauvaises gens (très-peu nombreux (vraiment principalement du dehors) qui parcourent ici, à ment la ville soi-disant pour recueillir des annonces et les abonnements d'un prétendu Guide ou "Directory," annoncé sous des titres pompeux, et dont devoir imitre le public en rapide contre-façon, dont il est et de chant, sous la direction de monsieur Curto, et une classe de travaux à l'aiguille et travaux d'agrément tels que fleurs laine, ou soutar, en cire sont offerts aux élèves sans prix extra.

Un cours d'Espagnol et d'Allemand appris à l'heure. 17 sept.

Leçons d'Espagnol.

Mlle. E. de MIRANDA continuera à donner des leçons d'Espagnol à domicile, ou chez elle, No 514, rue Magazine près Felicity.

26mars—

Genres Nouveaux.
MOQUETTES,
VELOURS,
BRUXELLES,
Avec ou sans bordure.
TAPISSERIE DE BRUXELLES,
70 cents la yarde.
Rideaux de Dentelle, Stores
Rideaux Madras et Dentelle,
Toiles Cirées, Linoleum,
Corticine.
A. Brousseau's Son,
23 et 25 rue de Chartres.
21 sept—

Transfert de Bureau.

J. V. GOURDAIN, encanteur, a transféré son bureau du No 56 rue Royale, au No 79 rue D'enville entre Royale et Bourbon.
2 oct—2 3 4 5 PP

Restaurants.

M. P. FORGET a l'honneur d'annoncer à ses amis et au public en général, qu'il a fait l'ouverture de son restaurant 40 rue Dauphine où ils trouveront comme par le passé ce qu'il y a de mieux. Chambres garnies pour voyageurs avec pension par jour, à la semaine ou au mois à des prix modérés. Repas à toute heure. 30oct—1m

M. JOHN BOSIO a l'honneur d'annoncer au public en général qu'il rouvrira MERCREDI prochain 1er octobre 1884 l'ouverture de son ancien et bien connu Les Quatre Saisons. Il y trouvera comme par le passé tout ce que le marché offre de mieux. Service irréprochable. Vins fins, etc., à des prix modiques. 28 sept—1m

RESTAURANT PIZZINI,
126 RUE DU CANAL,
(Presque vis-à-vis du Grand Opéra House.)
NOUVELLE-ORLEANS.
La cuisine est confiée aux soins du célèbre maître-queux JULES SABRIER.
MATHIEU & P. PIZZINI,
PROPRIETAIRES.
Téléphone dans la maison
21 oct—1m